

avait fait reculer sa chaise dans un petit renfoncement près de la cheminée ; la porte se trouvait devant lui. Cette porte se trouvait munie d'un grand et long loquet de fer.

Tout à coup, il vit ce loquet se soulever doucement, la porte s'entr'ouvrir et se fermer comme d'elle-même, et comme si ce n'était que le vent qui l'eût fait mouvoir. Cependant le loquet demeurait hors de l'anneau. La porte se rouvrit lentement, jusqu'à ce que l'ouverture fût assez grande pour donner passage à un homme, après quoi le battant demeura immobile comme si une main vigoureuse le retenait à l'extérieur. Une forme humaine apparut le visage tourné vers le lit. L'homme se tint debout sur le seuil, puis, à voix basse, et faisant un pas en avant :

—Vendale !—dit-il.

—Qu'y a-t-il donc ?—s'écria Vendale, qui se trouva debout.

—Qui est là ?

C'était Obenreizer. Il laissa échapper un cri de surprise, en voyant le jeune homme venir à lui du côté de la cheminée.

—Vous n'êtes pas au lit ? n'êtes-vous point malade ?

—Malade ?... non.

—Je viens de faire un mauvais rêve à propos de vous. Comment se fait-il que je vous trouve debout et habillé ?

—Mon cher ami, je pourrais aussi bien vous faire la même question,—répondit Vendale.

—Je vous ai dit que je venais de faire un mauvais rêve dont vous étiez l'objet. J'ai essayé de m'endormir. Impossible. Je n'ai pu me résoudre à demeurer dans ma chambre sans m'être assuré qu'il ne vous était rien arrivé, et pourtant je ne voulais pas, non plus, entrer dans votre chambre. Pendant quelques instants, j'ai hésité devant la porte. J'avais peur de vos railleries. C'est chose si facile que de rire d'un rêve que l'on n'a point fait.... Où est votre bougie ?

—Consumée.

—J'en ai une tout entière dans ma chambre. Faut-il aller la chercher ?

—Mais oui, je le veux bien.

La chambre d'Obenreizer était voisine de celle de Vendale. Il ne s'absenta qu'un moment, et revint avec la bougie à la main. Son premier soin fut de se mettre à genoux devant l'âtre et de souffler de tous ses poumons sur les charbons presque éteints. Vendale, qui le regardait, vit que ses lèvres étaient blêmes.

—Oui,—dit Obenreizer en se relevant,—c'était un mauvais rêve. Vous devez voir sur mon visage l'impression qu'il m'a laissée.

Ses pieds étaient nus, sa chemise de flanelle ouverte sur sa poitrine, ses manches relevées jusqu'au coude. Il n'avait d'autre vêtement qu'un caleçon trop juste pour lui. Son corps, serré dans cette gaine, avait un air de souplesse sauvage. Si ses lèvres étaient pâles, ses yeux brillaient d'un feu étrange.

—Désirez-vous dormir ? demanda-t-il à son compagnon.

—Je l'aurais bien désiré, et depuis longtemps, mais je n'ai pu.

—Je ne le pourrais, non plus, après ce maudit rêve. Mon feu s'est consumé comme votre bougie. Puis je n'en puis taller auprès du vôtre ? Il sera si vite quatre heures que ce n'est pas la peine de se mettre au lit.

—Pour moi,—dit Vendale,—je ne me coucherai pas. Faites-moi compagnie et soyez le bienvenu.

Après être retourné dans sa chambre pour s'y vêtir, Obenreizer reparut enveloppé dans une sorte de caban, et chaussé de pantoufles. Les deux jeunes gens prirent place, de chaque côté du foyer. Vendale avait ravivé le feu. Obenreizer mit sur sa table une bouteille et un verre.

—J'ai bien peur que ce ne soit d'abominable eau-de-vie de cabaret,—dit-il en versant dans le verre ;—mais tant pis ! Une froide nuit, un pays froid, une froide maison ! L'eau-de-vie fait du bien et ranime. Enfin, celle-ci vaut peut-être mieux que rien. Goûtez-la.

Vendale prit le verre et obéit.

—Comment la trouvez-vous ?—dit Obenreizer.

—Un arrière-goût âcre et brutal,—dit-il, en rendant le verre.—Elle ne me plaît pas.

—Vous avez raison,—fit Obenreizer, ayant l'air de la goûter à son tour et faisant claquer ses lèvres.

Les deux compagnons mirent leurs coudes sur la table, leurs têtes dans leurs mains, et, ainsi placés, regardèrent la flamme. Obenreizer était pensif et calme ; mais Vendale, après plusieurs tressaillements et soubresauts nerveux, se dressa tout à coup sur ses pieds, regarda autour de lui d'un air égaré, et retomba sur sa chaise, en proie à une étrange confusion de rêves.

Tout à l'heure il ne pouvait pas dormir, et maintenant il était livré à une sorte de léthargie dans laquelle Marguerite, Obenreizer et le pauvre Wilding lui apparaissaient tour à tour ; et pendant ce rêve, la pensée de ses papiers le tourmentait, et la sensation d'une main qui se promenait sur sa poitrine et qui effleurait les contours du portefeuille, cette sensation insupportable se présentait nette et claire à son esprit engourdi, sans qu'il lui fut possible de secouer sa torpeur.

Attentif et calme, le coude toujours appuyé sur la table, son compagnon lui dit :—

—Éveillez vous, Vendale. On nous appelle. Il est quatre heures.

Vendale, en ouvrant les yeux, aperçut le visage nuageux d'Obenreizer penché sur le sien.

—Vous avez eu un sommeil bien lourd,—dit le Suisse,—c'est la fatigue du voyage et le froid.

—Je suis tout à fait éveillé maintenant,—s'écria Vendale en sautant sur ses pieds ; mais il sentit que ses jambes fléchissaient.—Et vous, n'avez-vous pas du tout dormi ?

—Je me suis assoupi peut-être ; cependant il me semble que je n'ai point cessé de regarder le feu. Allons ! il faut nous lever, déjeuner, et partir. Quatre heures, Vendale, quatre heures passées !

Ces derniers mots, Obenreizer les lui cria de toute sa force pour achever de l'éveiller, car Vendale retombait déjà dans sa somnolence invincible. Tout en faisant les préparatifs de cette journée de voyage, il semblait dormir encore. À la fin de ce jour, il n'avait point d'autres impressions que celles d'un froid rigoureux, du tintement des grelots des chevaux qui glissaient entre de maussades collines et des bois déserts. Ça et là, quelques stations où l'on s'arrêtait pour manger ou boire ; on entrait dans ces maisons borgnes ; Vendale se laissait conduire machinalement, il ne se souvenait de rien, sinon d'avoir vu Obenreizer toujours pensif à ses côtés.

Lorsqu'enfin il secoua cette léthargie insupportable, Obenreizer n'était plus là. La voiture s'était arrêtée devant une nouvelle auberge, auprès d'une fille de chariots chargée de tonneaux de vin et trainés par des chevaux harnachés de colliers bleus. Ce convoi semblait venir du point où se rendaient nos voyageurs. Obenreizer, joyeux, et alerte, causait avec les voituriers. Puis la file des chariots se mit en marche. Les voituriers saluaient Obenreizer en passant.

—Quelles sont ces gens ?—demanda Vendale.

—Ce sont nos voituriers ; ceux de Defresnier et Cie. Ce sont nos fûts ! c'est notre vin !

Il se mit à fredonner une chanson et alluma un cigare.

—J'ai été pour vous une triste société aujourd'hui,—fit Vendale,—je ne m'explique point ce qui m'est arrivé.

—Vous n'avez pas dormi la nuit dernière,—fit Obenreizer,—et sous un tel froid, quand on a été privé de sommeil, le cerveau se congestionne aisément. J'ai souvent été témoin de ce phénomène... En somme,—ajoutait-il en appuyant sur ces derniers mots, je crois que nous aurons fait ce voyage pour rien.

—Comment, pour rien ?

—Oui, les gens que nous allons chercher à Neuchâtel sont à Milan. Vous savez que nous avons deux maisons, l'une de vins, à Neuchâtel, l'autre à Milan, pour le commerce des soieries. Eh bien, la soie étant, en ce moment, bien plus demandée que les vins, Defresnier a été mandé en Italie. Roland, son associé, est tombé malade depuis son départ, et ses médecins ne lui permettent de recevoir aucune visite. Vous trouverez à Neuchâtel une lettre qui vous attend pour vous